

Elena Simonato & Sébastien Moret (éd.), *La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes*, Lausanne, Université de Lausanne, 2014, 166 p., ill. – ISBN : 978-2-9700801-4-5 [Cahiers de l'ILSL, n° 40].

Nous devons ce nouveau recueil de la série des *Cahiers de l'ILSL* à deux chercheurs du CRECLECO (Centre de recherches en épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale), structure qui n'a guère d'équivalent ailleurs tant par son champ de recherches que par ses nombreuses manifestations et publications ainsi que par son rayonnement (voir <http://crecleco.seriot.ch/index.html>). Preuve de sa vitalité, plusieurs de ses membres ont d'ailleurs participé à des numéros de *Slavica Occitania*, entre autres le n° 17 de 2005 (*Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques*) et le n° 20 de 2005 (*Mosaïques germano-slaves et minorités d'Europe centrale et orientale*) ; Irina Ivanova a aussi co-dirigé en 2007 avec le regretté Jean Breuillard le mémorable n° 24 consacré à la franc-maçonnerie russe, quant au dernier numéro de la revue (n° 40), il nous introduit à l'École sémiotique de Moscou – Tartu sous la direction de Ekaterina Velmezova, autre membre de l'équipe. Les huit contributions du présent ouvrage résultent d'une collaboration entre les chercheurs de Lausanne et des linguistes de l'université de Saint-Pétersbourg ; elles sont toutes originales, exception faite du texte de Nikolaj Suhaciov et Svetlana Kokoškina consacré à la géographie linguistique en Union soviétique qui avait été précédemment publié en italien et qu'on a traduit pour ce recueil (p. 131-154)¹ ; on y ajoutera une

1. « La géographie linguistique en Union soviétique : les atlas linguistiques », p. 131-154.

présentation du recueil par les éditeurs (p. 1-4) et deux textes consacrés au peintre léningradois Vladimir Sterligov (1904-1973) (dont le tableau *L'espace du cirque* figure en une de couverture) : « Le Jongleur de Vladimir Sterligov » par Elena Simonato (p. 5-6) et « Le cirque » par Sterligov lui-même. (p. 7-8)

La présence insolite dans un recueil dédié à la linguistique de Sterligov, artiste léningradois aux multiples talents qui avait participé à l'OBERIOU, célèbre mouvement d'avant-garde artistique et littéraire des années 1920-1930, s'explique par la valeur symbolique du tableau reproduit où l'on peut voir la recherche de l'équilibre. Or, les éditeurs affirment que cette quête est précisément le fil rouge présent dans la linguistique soviétique de l'époque envisagée, qui, comme tout système, a chaque fois réagi au changement et à l'intrusion par l'instauration d'un nouvel équilibre entre ses diverses composantes : « Cinq domaines de recherche scientifique, ou cinq numéros de cirque, sont abordés dans ce volume : la stylistique, la phonologie, la typologie, la théorie de la traduction, la géographie linguistique. Dans chacun, on les voit confrontés à la recherche d'un équilibre scientifique pour s'adapter à de nouveaux paradigmes, au choix des concepts, des angles de vue et des positionnements » (p. 2). Nous allons examiner dans quelle mesure ce programme a été mis en œuvre par les dix différents contributeurs de l'ouvrage.

Un premier texte, intitulé « Les rouges et les blancs : décryptage linguistique » et rédigé par Elena Simonato (p. 9-30), propose une grille de lecture sociologique contrastive de plusieurs études sur le langage des différentes classes sociales parues dans les années 1920 et au début de la décennie suivante. Un premier volet examine la célèbre étude d'Il'ja Rejtynbarg et Isaak Špil'rejn consacrée en 1928 à la langue des soldats de l'Armée rouge, *Jazyk krasnoarmejca* [La langue du soldat de l'Armée rouge], enquête réalisée en suivant les principes de la psychotechnique importée d'Allemagne dans les années de guerre et qui dominait alors les études de psychologie avant d'être complètement discréditée à compter des années 1930, suite à l'emprise croissante de l'idéologie officielle ; il s'agissait pour elle de rationaliser l'usage et la formation des ressources humaines dans l'activité économique. Son extension à l'étude des conscrits de l'Armée rouge, issus dans leur immense majorité de la paysannerie, met en lumière leurs carences linguistiques, que ce soit à l'oral ou à l'écrit, image peu flatteuse du prolétariat, ce qui explique que l'enquête fut critiquée avec virulence par les tenants de l'orthodoxie communiste, plus soucieux de

l'idéologie que de la réalité. En opposition à cette étude, on nous présente ensuite le langage des « blancs », c'est-à-dire des classes éclairées (dont l'«*intelligentsia*») dans la même période, à partir des études de Polivanov et Kolesov² ; les conclusions sont ici bien connues, ce langage est un marqueur social lié à la connaissance des langues étrangères dont l'influence est visible surtout dans la prononciation et la syntaxe. On retiendra surtout l'aspect documentaire, descriptif, de ce texte qui reprend les conclusions de plusieurs publications que l'A. avait consacrées auparavant au même thème, en particulier la thèse désormais largement admise selon laquelle la sociolinguistique soviétique, après des débuts prometteurs, a été étouffée sciemment par les autorités soviétiques dans la période envisagée, au contraire de la phonétique expérimentale, science idéologiquement neutre, qui a été largement favorisée.

Le texte suivant, d'Irina Thomières, de l'université de Paris-IV, est intitulé « Une affaire d'état : la théorie des états de Lev Ščerba et l'évolution des idées grammaticales » (p. 31-46) ; il développe le célèbre texte du linguiste léningradois intitulé « À propos des parties du discours dans la langue russe » qui parut en 1928 et qui posait l'existence d'une « catégorie d'état » dans la langue russe (celle de nos «*prédicatifs*») pour rendre compte de formes telles que *možno, pora, nel'zja* etc. (ces formes n'ont pas d'équivalent dans nos langues occidentales). L'A. affirme ainsi vouloir mettre en lumière les études grammaticales d'un grand linguiste, études trop souvent occultées par sa contribution à la phonétique et à la phonologie ; rappelons ici que le sujet traité s'inscrit dans la thématique de la thèse que l'A. avait soutenue sous son nom de jeune fille, Kokochkina, en 2004 à Paris sous la direction de Gaston Gross³ ; l'étude présente se résume à une paraphrase scrupuleuse et précise de la célèbre étude consacrée par Ščerba à cette «*catégorie d'état*» en russe qui correspond désormais plus couramment à la catégorie des «*prédicatifs*» (russe *predikativy*). Le mérite de l'étude est surtout de replacer cet essai de Ščerba dans le contexte linguistique et culturel d'une époque marquée en Union soviétique par le souci de réviser les grammaires russes issues de la tradition du XIX^e siècle

2. Evgenij Polivanov, « O fonetičeskix priznakax social'no-gruppyvix dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka » [Les traits caractéristiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard] in *id.*, *Za marksistskoe jazykoznanie* [Pour une linguistique marxiste], M., 1931, p. 117-138 ; Viktor Kolesov, *Jazyk goroda* [La langue de la ville], M., 1991.

3. Irina Kokochkina, *Typologie des prédicats d'état*, Thèse de doctorat soutenue le 24 juin 2004 à l'Université de Paris XIII — Nord.

afin de les adapter aux exigences de l'alphabétisation (le fameux *libkeš*) ; en même temps, l'A. nous fait sentir à quel point la démarche du linguiste était pragmatique, Ščerba avançant à pas comptés et prudents, relativisant ses affirmations, s'appuyant avant tout sur l'observation de la langue vivante, s'efforçant toujours de prendre ses distances avec les idées reçues et les *a priori*. Curieusement, l'A. fait l'impasse sur la notion de *prédicatif* introduite par la linguistique tchèque dans les années 1950 et qui est désormais largement utilisée pour désigner le type de formes mis en évidence par Ščerba⁴ ; rappelons aussi pour terminer la bonne orthographe du pluriel *Leitmotive* (et non *Leitmotifs*, voir p. 38).

Nous trouvons ensuite la contribution signée par Natalia Svezotzarova de l'université de Saint-Petersbourg, « La phonologie et la phonétique appliquée au département de phonétique de l'université de Leningrad (1950-1970) » (p. 47-72). On dispose là d'une vaste revue d'ensemble de l'activité d'un département demeuré indéfectiblement fidèle à l'héritage de Ščerba, son fondateur et inspirateur, au fil des années ; cette synthèse couvre aussi de fait les années qui ont suivi la fondation du Cabinet de phonétique expérimentale par Sergej Bulič en 1899 et comporte des ouvertures sur la période actuelle. On sait qu'après la disparition du maître en 1944, ses élèves Lev Zinder et Margarita Matusevič devaient reprendre le flambeau. Le fait que l'A. soit intégrée au département depuis le début des années 1950 en fait un témoin et acteur précieux de l'histoire de la linguistique pétersbourgeoise tout en conférant une touche personnelle à l'exposé, impression qui se trouve renforcée par les clichés qu'elle a pris elle-même et qu'elle a eu la bonne idée d'insérer dans le texte. On retrouve ici des thèmes bien connus comme la filiation de l'École de phonologie de Saint-Petersbourg par rapport à Jan Baudouin de Courtenay qui enseigna à l'université de 1900 à 1918⁵ ; ou Baudouin à l'origine des trois écoles de phonologie de Saint-Petersbourg, Prague et Moscou ; ou la phonologie de Ščerba qui était aux antipodes de celle de Moscou avec le primat du son en lui-même, hors du système des significations et d'une perspective fonctionnelle, la confiance accordée au locuteur pour identifier des sons même isolés, ce qui conduisait à faire des sons notés par *u* et *u* des phonèmes distincts, tout en faisant des homo-

4. Voir par exemple Paul Garde, *Grammaire russe. Phonologie et morphologie*, 2^e éd., Paris, Institut d'études slaves, 1998, p. 292-294.

5. Avec une interruption de 1913 à 1917 liée à son engagement en faveur des minorités de l'Empire russe qui lui valut emprisonné trois mois et d'être démis de ses fonctions de professeur.

phones les mêmes unités phonologiques : dans *lug* « la prairie » réalisé [lu:k] et *luk* « l'arc » réalisé de même, on pose un même phonème à la fin du mot etc. Reste le versant phonétique des activités du Département de phonétique de Saint-Petersbourg, qui, loin de se cantonner à la phonétique générale, se caractérise par une multitude d'applications pratiques (enregistrements, études acoustiques, didactique, reconnaissance de la parole et des communications téléphoniques⁶, enseignement du russe comme langue étrangère, manuels de phonétique, commandes pratiques etc.). On prêtera ici attention au fait que Zinder et plusieurs de ses élèves furent aussi de talentueux germanistes⁷, ce qui nous rappelle que l'ancien département romano-germanique de l'université impériale de Saint-Petersbourg fut la matrice de bien des recherches novatrices en linguistique, sans parler des diverses écoles poétiques de l'époque et du mouvement formaliste en science de la littérature (Viktor Žirmunskij, à la fois germaniste, linguiste et spécialiste de la littérature comparée en fut l'un des meilleurs représentants). On dispose donc là d'une présentation complète et très utile de la phonétique de Saint-Petersbourg qui est l'un des points forts des recherches linguistiques qui y ont cours. À signaler cependant quelques erreurs ; si le lecteur rétablira de lui-même la date de 1970 au lieu de 1980 pour la chrestomathie consacrée par Reformackij à l'histoire de la phonologie russe (p. 53, n. 7), on en est réduit à supposer que nous sommes redevables de la série de publications sans nom d'auteur qu'on trouve au début de la bibliographie générale à Natalia Svetožarova elle-même (et même si cela ne respecte pas l'ordre alphabétique des auteurs adopté dans cette rubrique).

On passe ensuite à l'étude signée par Irina Znaeševa, également rattachée à l'université de Saint-Petersbourg, et intitulée « La stylistique en Russie : description et prescription » (p. 73-88). La période envisagée correspond aux années 1920-1960 et envisage les différentes acceptions prises par ce terme caméléon de *stylistique* dans l'histoire de la linguistique soviétique ; rien de bien net ne se dégage de cet exposé, à l'image de l'absence de définition précise du terme (thème récurrent dans les études parues en URSS de 1950

6. On pense ici involontairement aux recherches du même ordre évoquées dans le *Premier cercle* de Solženicyn.

7. On peut noter qu'Andrej Fëdorov, cité dans l'article d'Anna Isanina sur la traduction comme l'un des maîtres de la traductologie (p. 115-130), a occupé la chaire de philologie germanique à l'université de Leningrad de 1963 à 1979 ; on ne peut que regretter que les travaux remarquables réalisés par la germanistique russe soient totalement ignorés dans les pays occidentaux.

à 1980), sinon un perpétuel balancement entre une conception normative de la langue (« comment bien écrire, comment bien s'exprimer... »), étroitement liée à la notion de « langue littéraire russe », et une vision descriptiviste liée au concept de « parole » envisagé dans une perspective fonctionnelle. L'A. suit les avatars de cette conception duale à travers l'histoire des théories linguistiques qui ont eu cours dans la période envisagée en Union soviétique ; le matériel documentaire utilisé est important et pourra être utile pour les chercheurs, mais on regrettera l'absence de toute confrontation avec les conceptions de la stylistique développées ailleurs qu'en Russie, mise en parallèle qui aurait pu clarifier les termes du débat.

Suit la longue contribution d'Irina Ivanova, de l'université de Lausanne, intitulée « Le problème du dialogue dans les travaux de Viktor Vinogradov (1920-1930) » (p. 89-114). On sait que l'A. a déjà travaillé sur la théorie de la voix et du dialogue en russe qui était un thème à la mode dans les années 1920, en particulier chez Lev Jakubinskij⁸. Elle envisage ici les écrits précoces de Vinogradov, alors que celui-ci était impliqué dans les recherches de théorie littéraire des formalistes, sans cependant se réclamer de ce mouvement ; on suit ainsi, au fil de longues paraphrases, l'évolution chez lui du thème dialogal dans la série d'analyses littéraires qu'il avait rédigées dans l'époque de relative liberté intellectuelle qui a régné dans la Russie d'avant le Grand Tournant, études qui ne sont pas sans remettre en cause les célèbres textes d'Èjxénbaum publiés à la même époque sur des thèmes voisins (sur *Le Manteau* de Gogol', la poésie d'Anna Axmatova...) ; on suit ainsi Vinogradov dans ses propres analyses du *Nez* de Gogol', du *Double* et des *Pauvres Gens* de Dostoïevskij, des poèmes d'Anna Axmatova et aussi du discours rhétorique tel qu'il se trouve illustré dans une plaidoirie de l'avocat Spasovič reprise dans *Le Journal d'un écrivain* de Dostoïevskij, pour finir par la *Dame de pique* de Puškin ; ce faisant, la catégorie du *skaz* est intégrée à celle de la parole dialogale. La conclusion de l'A. est donc que, mis en perspective avec le monologue, « chez Vinogradov, le dialogue est une des composantes les plus importantes de sa théorie de l'œuvre littéraire » (p. 111). Dans tous les cas, après le Vinogradov grammairien évoqué par Irina Thomières au début de

8. Voir, entre autres, « Spécificités de l'étude du dialogue dans la linguistique russe », *Histoire. Épistémologie. Langage* XXII/1, 2000, p. 117-131 ; « Le rôle de l'Institut Zhivogo Slova (Petrograd) dans la culture russe du début du XX^e siècle », *Cahier de L'ISSL, UNIL* 24, 2008, p. 149-166 ; I. Ivanova (éd.), *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole*, Limoges, Lambert-Luca, 2012.

ce recueil, cette contribution nous permet de revisiter une autre face de ce grand philologue, celle du théoricien de la littérature.

C'est ensuite une vision contrastive de la traductologie dans les mondes culturels et scientifiques germanique, russe et francophone que nous propose Anna Isanina de l'université de Lausanne (mais formée à l'université de Saint-Petersbourg) dans « Comment faire une théorie de la traduction » (p. 115-130). L'A. commence par rappeler que les années 1950-1960 ont vu éclore simultanément toute une réflexion théorique sur la traduction ; elle annonce ensuite qu'elle laissera de côté sciemment le pan anglo-saxon de cette thématique qui a déjà été abondamment étudiée pour retenir trois aires culturelles et scientifiques : russo-soviétique, francophone et germanique. L'A. commence par s'interroger sur les raisons de cette floraison d'études dans la période envisagée, qu'elle explique par les besoins croissants de traduction dans les échanges et aussi la nécessité de théoriser une pratique jusque-là plus ou moins empirique ; et elle propose de dépasser les explications triviales (du genre de celles qui font intervenir l'engouement pour la traduction automatique à l'époque) pour tenter de dégager les fondements théoriques de la réflexion qui a alors été menée. Elle commence par examiner l'ouvrage fondateur de l'incontournable Andrej Fëdorov (1906-1997) paru dès 1953⁹ qui envisageait surtout la traduction des textes littéraires¹⁰. Pour cet auteur, les différentes langues disposent du même arsenal de moyens linguistiques, ce qui permet d'envisager des traductions « complètes » [*polnocennye perevody*] (plutôt que rigoureusement exactes) à condition de tenir compte aussi bien du contenu sémantique que des traits stylistiques et fonctionnels ainsi que de l'environnement culturel de la langue source ; c'est en somme une approche résolument fonctionnelle et globale du texte que proposait Fëdorov.

On passe ensuite à des théoriciens francophones, les Québécois Jean-Paul Vinay (1918-1999) et Jean Darbelnet (1904-1990)¹¹ et Georges Mounin (1910-1993)¹² ; pour les premiers, très influencés par Charles Bally, la traduction est une véritable science, « une discipline auxiliaire de la linguistique » (p. 120), qui se doit d'utiliser

9. A.V. Fëdorov, *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* [Introduction à la théorie de la traduction : problèmes linguistiques], M., 1953.

10. Dès 1927, Fëdorov avait publié un article intitulé « Problemy stixotvornogo perevoda » [les problèmes de la traduction poétique].

11. J.-P. Vinay & J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*, Paris, 1958.

12. G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, 1963.

les ressources de la stylistique interne et comparée ; elle se base donc sur un inventaire des moyens expressifs que met en œuvre chacun des idiomes concernés et qui vont intervenir dans la traduction des « unités de traduction » et qui doivent aboutir à des traductions « équivalentes » ; il ne s'agit donc pas de règles générales, mais d'une analyse qui doit être menée dans chaque paire de langues concernée par la traduction. Chez le Français Mounin, la traduisibilité est toujours possible si l'on met en jeu toutes les ressources de la linguistique ; on sait qu'il envisage pour cela le recours à l'analyse sémique des vocables et que, pour lui, la vision profondément humboldtienne de la relativité et de la spécificité des mondes linguistiques prétendument irréductibles l'un à l'autre n'a rien d'un obstacle insurmontable. On envisage pour terminer les idées d'Otto Kade qui avait à Leipzig, du temps de la RDA, élaboré une théorie de la traduction fouillée et rigoureuse qui faisait de l'activité traduisante une branche de la linguistique appliquée ; son point de départ était l'analyse des signes linguistiques en trois composantes, signification grammaticale, *significat* (concept linguistique) et *dénotat* (objet de la réalité) ; l'idéal était d'établir des relations biunivoques entre ces éléments d'une langue à l'autre, soit d'opérer par substitution, ce qui était possible pour les significations grammaticales ; l'interprétation, concernant les *significats*, était une imperfection temporaire que l'on pouvait envisager de réduire, cependant que la paraphrase attachée aux *dénotats* était à exclure. À la suite à cette présentation, l'A. a cru bon de revenir ensuite dans une démarche un peu maladroite sur son exposé sans que cela soit vraiment nécessaire et sans y apporter d'élément nouveau. Quoiqu'il en soit, c'est certainement l'aspect documentaire et comparatif, ainsi que la qualité de la synthèse que le lecteur appréciera le plus dans cette contribution.

C'est précisément cet aspect documentaire qui fait tout l'intérêt de la contribution qui suit, « La géographie linguistique en Union soviétique : les atlas linguistiques » (p. 131-154), signée de Nikolaj Suhaciov et Svetlana Kokoškina de l'université de Saint-Petersbourg et qui est traduite de l'italien après avoir été publiée d'abord en 1984-1986 à Turin. Même s'il n'en est pas fait mention dans le texte, cette contribution nous rappelle au passage que l'Italie a vu naître au début du siècle dernier autour du professeur turinois Matteo Bartoli (1873-1946) une école de « néolinguistique » qui privilégiait le rôle de l'espace, de la géographie et des contacts de langue dans l'étude linguistique (ce qui la rattache à la linguistique dite « aréale »). La contribution dont il est question ici

passé en revue divers atlas linguistiques parus en Russie et Union soviétique ; sont ainsi examinés les premiers atlas des dialectes russes du XIX^e siècle et leur descendance au siècle suivant ; on apprend ensuite que l'ukrainien fut, après le russe, la langue la plus étudiée du point de vue géolinguistique. On passe ensuite au biélorussien, aux parlers bulgares de l'URSS, aux langues des Républiques baltes pour terminer par les langues turques, sans oublier le moldave, alors inclus dans les frontières de l'Empire, et qui y représentait l'unique langue romane parlée. Le tout constitue donc une description quasi exhaustive et minutieuse des recherches menées dans le domaine étudié assortie d'une bibliographie fouillée, description qui peut se révéler fort utile pour les dialectologues ; y manque peut-être une perspective comparatiste (les travaux menés au même moment en Europe occidentale par Wenker, Gilliéron et d'autres ne font l'objet que d'une brève mention, p. 132) cependant que l'éclairage de toutes ces recherches dans l'histoire des théories linguistiques de l'espace russe n'est pratiquement pas évoqué ; rappelons, par exemple, que la Commission dialectologique de Moscou fondée en 1903 fut à l'origine de l'École de linguistique de la même ville et que Jakobson y fit ses débuts de linguiste.

Le volume se clôt sur un texte posthume du linguiste léningradois Pavel Kubkov (1949-2011) présenté par Yuri Kleiner, texte prévu pour une conférence à Lausanne en 2011 qui s'intitulait « Mémoires d'un linguiste » (p. 158-163) et qui, n'ayant pu être présenté à l'époque, trouve aujourd'hui sa place dans ce recueil lausannois ; il s'agit d'une réflexion sur les destinées de la linguistique russe, agrémentée de souvenirs personnels, qui est menée par un spécialiste qui œuvra sur le tard dans plusieurs grandes institutions académiques de Saint-Petersbourg ; le texte insiste pour conclure sur l'intérêt qu'il y aurait à publier les archives des linguistes russes qui recèlent des œuvres achevées à l'état de manuscrits, ce qui nous rappelle que l'A. avait créé le site internet des « Archives des études russes de Saint-Petersbourg » [Arxiv peterburgskoj russistiki] (<http://www.ruthenia.ru:aprf/>).

L'impression dominante qui reste, lecture faite de l'ouvrage, est celle d'un recueil très pétersbourgeois, que ce soit par le choix des thèmes étudiés ou l'origine des contributeurs, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait que l'un des deux éditeurs, Elena Simonato a fait ses études dans la capitale du Nord et y a conservé des attaches

familiales¹³. Cette cohérence géographique concerne aussi les linguistes russes mis en scène qui ont tous exercé leur activité à Leningrad / Saint-Pétersbourg où ils ont recueilli l'héritage de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), participant ainsi à l'École de linguistique de Saint-Pétersbourg dont on a ici comme un condensé. C'est dans l'adaptation de cet héritage aux stimuli des divers changements de contextes que consiste peut-être la réponse au défi lancé dans l'introduction au recueil. On appréciera cette ouverture sur un mouvement encore peu connu, Moscou étant privilégiée sur le plan de la linguistique, ainsi que l'originalité de certaines mises en perspective (la théorie des états chez Ščerba, le dialogue chez Vinogradov, la traductologie selon Fëdorov comparée à celle ses homologues étrangers, etc.). On dispose donc là d'un recueil stimulant qui nous offre par ailleurs de riches ressources bibliographiques ; le mérite en revient surtout aux éditeurs, à qui a incombé, entre autres, le travail ingrat de traduction des textes russes vers le français.

Roger Comtet
LLA – CREATIS
Université de Toulouse – Jean Jaurès

13. Parmi les contributeurs, Elena Simonato, Irina Thomières et Svetlana Kokoškina entretiennent de proches liens de parenté.